

ENTRE VICE ET VERTU :

*LE DOUBLE VISAGE DE LA
COURTISANE DANS L'ŒUVRE
D'ALEXANDRE DUMAS FILS*
Soumaïla TRAORÉ¹

RÉSUMÉ : À partir du XIX^e siècle, certains romanciers vont tenter de débarrasser la courtisane des traits traditionnels. Elle n'est plus représentée sous un jour négatif, à savoir un personnage sans scrupule, sans morale, sans cœur, incapable de ressentir l'amour. Parmi ces auteurs qui vont tenter de réhabiliter l'image de la courtisane, Alexandre Dumas fils occupe une place de choix. À l'analyse de l'œuvre de Dumas fils, il ressort le diagnostic d'un double regard sur la catégorie sociale des courtisanes. Cette strate sociale revêt une ambiguïté sous la plume d'Alexandre Dumas fils, en ce sens que la courtisane endosse tour à tour, au fil des péripéties, le manteau de la pécheresse et de la vertueuse au gré de la licence créatrice du romancier. Ainsi, si dans *La Dame aux camélias*, Dumas fils montre que la réhabilitation de la courtisane est possible, dans *Le roman d'une femme*, le romancier révèle qu'il est judicieux de la défendre et de condamner cette autre forme de prostitution pratiquée par les femmes mariées de la haute société appelées « femmes adultères ».

MOTS-CLÉS : Courtisane, prostitution, vice, amour, réhabilitation, vertu sociale.

¹ Soumaïla TRAORÉ (soumaila1er@yahoo.fr) est doctorant en Lettres Modernes à l'Université Félix Houphouët Boigny d'Abidjan. Spécialisé en roman français, il s'intéresse aux questions liées à l'esthétique du genre romanesque et aux mutations qu'il a connues du XVIII^e siècle à nos jours. Inscrit sous la Direction du Professeur TRAORÉ François-Bruno, il prépare actuellement une thèse de Doctorat en Littérature et Civilisation françaises.

BETWEEN VICE AND VIRTUE: THE DOUBLE FACE OF THE COURTESAN IN THE WORK OF ALEXANDER DUMAS SON

ABSTRACT: From the nineteenth century, some novelists will try to rid the courtesan from the traditional features. She is no longer represented in a negative light; that is, an unscrupulous character, without morals, without heart, unable to feel love. Among the authors who will try to rehabilitate the image of the courtesan, Alexander Dumas son takes a prominent place. Analyzing the Dumas son work, it follows the diagnosis of a dual perspective on courtesans' social class. This social stratum is of ambiguity from the pen of Alexander Dumas son, in the sense that the courtesan endorses alternately, over the vicissitudes, the mantle of the sinner and the virtuous to suit the creative license of the novelist. Thus, if in *La Dame aux Camelias*, Dumas son shows that the rehabilitation of the courtesan is possible, in *Le roman d'une femme*, the novelist reveals that it is appropriate to defend courtesan and condemn this other form of prostitution practiced by married women of high society called "adulteresses."

KEYWORDS: Courtesan, prostitution, vice, love, rehabilitation, social virtue.

Dans la société française du XIX^e siècle, la situation de la conjugalité bourgeoise est à la fois très codifiée et très répressive. Selon l'historien Alain Corbain (1978: 287), les milieux bourgeois s'enrichissent et le mariage est une sorte de transaction d'affaires puisqu'en raison de l'idéalisation de la femme, le culte de la pudeur et de la pureté ont rendu les filles bourgeoises inaccessibles, favorisant ainsi le développement de la prostitution. C'est ainsi qu'une catégorie de jeunes femmes devient plus particulièrement prisée : les courtisanes. Claude Blanchard (1946 : 8) leur attribue, à elles ou à leur influence, le rayonnement parisien de l'époque : « c'est donc un peu par elles, par le rôle initiateur qu'elles ont joué dans la vie brillante des lieux publics et dans le mouvement de l'élégance et du luxe, que Paris a dû de naître à sa gloire frivole. »

En plus d'être l'un des thèmes les plus exploités par des essais dont celui de Dumas père, intitulé *Filles, lorettes, et courtisanes*, la courtisane devient un véritable « type » social, et même un stéréotype dans la littérature française du XIX^e siècle avec des figures devenues très célèbres comme « la Fantine » dans les *Misérables* de Victor Hugo, « Marguerite Gautier » dans *La Dame aux camélias* d'Alexandre Dumas fils, « la Boule de Suif » dans *Boule de Suif et autres histoires de guerre* de Guy de Maupassant « la Vellini » dans *Une vieille maîtresse* de Barbey d'Aurevilly, « Nana » chez Émile Zola ², « Esther Gobseck » dans *Splendeurs et misères des courtisanes* de Balzac, etc. Fille au grand cœur ou

² Voir *Nana* (1880) d'Émile Zola où l'auteur traite du thème de la prostitution féminine à travers le parcours de Nana, une courtisane dont les charmes ont affolé les plus hauts dignitaires du Second Empire.

parasite de la société, vertu ou vice social, la courtisane au XIX^e siècle se pose souvent en personnage de roman « exemplaire », véhiculant ainsi des clichés parfois contradictoires. Prostituée provenant généralement des lieux communs, des milieux modestes, elle est débarrassée de ses traits traditionnels par certains romanciers réalistes et naturalistes, qui se servent d'elle pour critiquer la société bourgeoise. Elle n'est plus représentée sous un jour négatif, à savoir un personnage sans scrupule, sans morale, sans cœur, incapable de ressentir l'amour. Parmi ces romanciers qui vont tenter de réhabiliter l'image de la courtisane, Alexandre Dumas fils occupe une place de choix.

Dans ses œuvres romanesques *La Dame aux camélias* et *Le roman d'une femme*, le romancier entreprend d'ennoblir la courtisane, tout en dénonçant les vices et les dangers liés ce statut social. En plus d'être ennoblie par Dumas fils, la courtisane est souvent élevée socialement ; elle n'occupe plus désormais le bas de l'échelle sociale et morale, mais incarne désormais des valeurs positives telles que la virginité, la féminité, l'indépendance, la liberté, la douceur, etc. Ainsi comment l'écrivain représente-t-il la courtisane dans ses œuvres ? A-t-elle servi de prétexte pour critiquer la société bourgeoise ou, au contraire, est-elle restée synonyme d'abjection pure ? Quels sont les enjeux de cette représentation ? Cette étude vise à montrer le double regard de Dumas fils sur cette catégorie sociale que constituent les courtisanes. Une fois que nous aurons démontré que la courtisane incarne à la fois le vice et la vertu dans l'univers romanesque de l'écrivain, il s'agira pour nous de faire ressortir les enjeux social et idéologique de cette double représentation.

I. UNE REPRÉSENTATION SATIRIQUE DE LA COURTISANE

À travers son œuvre romanesque, Dumas porte un regard sombre sur la société parisienne du XIX^e siècle. Avec l'avènement de la révolution industrielle et l'essor de la bourgeoisie, Paris connaît une dépravation des mœurs favorisée en grande partie par la très grande importance accordée à l'argent. L'histoire de Marguerite reflète la corruption de la société française du XIX^e siècle. Au-delà du regard sombre que Dumas fils porte sur la société bourgeoise et aristocratique, il porte également un regard particulièrement critique sur le monde des courtisanes. La courtisane est méprisée en France au XIX^e siècle et l'écrivain, faisant une peinture pathétique de ce vice social, interpelle ces filles « sans corps » et « sans âme » sur les dangers de la prostitution vue comme une vie de solitude, de mensonge et d'hypocrisie.

1. Une vie de mensonge et d'hypocrisie

La vie de courtisane est, d'abord et avant tout, une vie de prostitution. Ces filles parviennent à se procurer une vie aisée en séduisant des hommes appartenant à une classe sociale plus élevée. Moyennant l'échange de leurs corps, elles

obtiennent de ces hommes qui leur fournissent le nécessaire, jusqu'à ce qu'elles trouvent un meilleur parti qui leur garantit un revenu plus grand encore, et d'une place encore plus estimée dans la société. Dans leur entreprise, ces filles qui font commerce de leur corps sont parfois des êtres sans morale. Ce sont des êtres souvent machiavéliques, car elles sont capables de toutes sortes de bassesses pour avoir ce dont elles ont besoin. C'est dans ce sens que l'auteur représente le milieu des courtisanes comme celui du mensonge et de l'hypocrisie.

Marguerite, *La Dame aux camélias*, est une belle courtisane. Elle est convoitée par plusieurs hommes. Elle avoue aimer sincèrement Armand Duval, mais cela ne l'empêche pas de lui mentir. Elle n'est pas une vertu. Après une nuit d'amour avec le jeune bourgeois prêt à se ruiner pour elle, la courtisane, lui écrit le lendemain pour dire : « Cher enfant, je suis un peu souffrante, et le médecin m'ordonne le repos. Je me coucherai de bonne heure ce soir et ne vous verrai pas. Mais, pour vous récompenser, je vous attendrai demain à midi. Je vous aime. » (DUMAS, 1962 : 94) Elle fait croire qu'elle est malade pour pouvoir recevoir tranquillement le comte de G... et lui soutirer de l'argent pour financer ses vacances à la campagne. Cette attitude de la courtisane montre qu'elle est sans scrupule. Dans *Le roman d'une femme*, le cynisme qui caractérise la redoutable courtisane Julia Lovely révèle également l'hypocrisie qui fonde le monde des courtisanes. Même si elle finit par tomber amoureuse d'Emmanuel le jeune pair de France, prise dans son propre jeu, le premier portrait de la courtisane laisse observer son vice :

Je vous le répète, mon cher baron, c'est une femme exceptionnelle. Il faut qu'elle ait en politique, en art, en littérature, l'homme qui domine tous les autres [...] On la dit méchante. [...] Ah ! il faut vous dire, monsieur de Bryon, qu'avec elle, les liaisons ne sont pas de longue durée : elle a des amants comme on a une bibliothèque ou un herbier. Ce qu'elle veut des sommités, ce n'est pas leur amour ; c'est leur nom. (DUMAS, 1855 : 66)

Julia est une courtisane qui s'illustre dans l'art de la tromperie et de la dissimulation. Issue d'une famille extrêmement pauvre comme Marguerite la Dame aux camélias, elle était devenue riche, célèbre et puissante dans le milieu social et politique français non seulement grâce à la prostitution, mais aussi grâce à sa capacité à tromper les hommes et à dissimuler les secrets. C'est justement ce que tente de révéler M. de Bay dans sa conversion avec Emmanuel lorsqu'il le met en garde contre Julia :

Elle est trop savante pour le métier qu'elle fait, elle est trop discrète pour la position qu'elle a. [...] On assure que sa fortune lui vient de secrets dont elle a eu l'adresse de

s'emparer, et qu'elle a su revendre à ceux qu'ils intéressaient ; et ce qu'il y a de plus étrange, c'est que ceux dont elle a ainsi tiré parti sont ses plus chauds amis et ses plus sincères partisans. (DUMAS, 1855 : 85)

À l'image de Julia, les courtisanes sont cyniques. Sans scrupule, sans amour, sans cœur, leur existence est faite de calcul : tous les moyens sont bons pour s'offrir le luxe. C'est pourquoi, dans ce milieu où l'argent constitue l'essence de la vie, la trahison est omniprésente. Dans *La Dame aux camélias*, à cause de « trois cent Louis » qu'elle a reçus d'Armand, la courtisane Olympe, une amie que Marguerite « fréquentait le plus souvent depuis son retour à Paris » (DUMAS, 1962 : 160), se transforme en sa rivale, son ennemi. Elle devient la complice d'Armand qui cherche à se venger de son ancienne maîtresse Marguerite. S'alliant avec l'amant de son amie dans son projet de vengeance, Olympe fait subir à Marguerite toute une série d'humiliations qui causent une dégradation de la santé de la jeune courtisane Marguerite atteinte de la phtisie. Pour de l'argent, Olympe trahit d'abord sa meilleure amie en lui dérobant son amant pour ensuite la « crucifier » avec les humiliations.

Ainsi, à travers les personnages de Marguerite et d'Olympe dans *La Dame aux camélias* et celui de Julia dans *Le roman d'une femme*, Dumas fils fustige le mensonge, le cynisme et l'hypocrisie qui caractérisent le monde des courtisanes.

2. Une dangereuse vie de solitude

La courtisane, en tant que prostituée du luxe, est parfois exposée à de multiples dangers liés à son statut : « [ces] malheureuses créatures sont toujours, quand elles sortent, accompagnées, on ne sait de qui » (DUMAS, 1962 : 8). Mieux encore, elles sont « en même temps avec personne et avec tout le monde » (DUMAS, 1962 : 158). Être courtisane comporte de hauts risques comme le témoigne l'histoire de Louise dans *La Dame aux camélias*. En effet, cette jeune fille, précocement jetée dans la débauche par sa mère, tombe enceinte. La grossesse, sans auteur connu, est indésirable chez sa mère qui cherche à faire avorter sa fille. C'est alors que Louise trouve la mort des suites d'une fausse couche provoquée par sa mère et l'infirmière. Cette triste histoire montre les inconvénients, voire les dangers de la prostitution.

Outre qu'elle est très risquée, la vie de courtisane est pleine de solitude. Julia Lovely dans *Le roman d'une femme* souffrira d'être abandonnée par Emmanuel. Certes, elle se venge de l'homme en détruisant son foyer, mais tout au long du récit, elle ne pourra se départir de la peine qu'elle a ressentie lorsqu'elle fut abandonnée et humiliée par le jeune pair de France. Dans cette société où elles sont victimes de nombreux préjugés, les courtisanes sont considérées comme des objets. Les hommes les utilisent pour satisfaire leur plaisir et, dès que leur désir

est comblé, ils les abandonnent aussitôt dans la solitude. Marguerite, la Dame aux camélias, est une courtisane lucide, qui ne manque pas de mettre en évidence cette réalité dans sa vie. Elle sait que tous ceux qui gravitent autour d'elle ne sont pas présents pour elle mais pour ce qu'elle leur apporte. Elle en souffre énormément ; d'où son indignation :

Je suis lasse, à la fin, de voir sans cesse des gens qui viennent me demander la même chose, qui me payent et qui se croient quittes avec moi. Si celles qui commencent notre honteux métier savaient ce que c'est, elles se feraient plutôt femmes de chambre. [...] car la prostitution a sa foi, et l'on use peu à peu son cœur, son corps, sa beauté ; on est redoutée comme une bête fauve, méprisée comme un paria, on n'est entourée que de gens qui vous prennent toujours plus qu'ils ne vous donnent, et on s'en va un beau jour crever comme un chien, après avoir perdu les autres et s'être perdue soi-même. (DUMAS, 1962 : 77)

Il ressort de ces nombreuses comparaisons que la courtisane mène une vie qu'elle déteste et méprise pourtant. Condamnée à vivre cette triste vie, sans ami ni amour véritable, Marguerite et ses consœurs finissent toujours de façon tragique. Dans la tragédie de l'amour que nous livre Dumas fils dans *La Dame aux camélias*, Marguerite est victime de la « trahison » d'Armand Duval, son amour-propre. Elle a tout sacrifié pour l'amour, comme le confesse Armand dans son récit : « jamais femme, jamais sœur n'eût pour son époux ou son frère l'amour et les soins qu'elle avait pour moi. » (DUMAS, 1962 : 121) Nonobstant le sacrifice de la courtisane, Armand, convaincu que Marguerite l'a abandonné pour un amant plus riche, veut se venger. Il affiche publiquement sa liaison avec Olympe et montre son mépris envers son ancienne maîtresse. Blessée dans son amour propre, blessure qui accentue sa maladie, la courtisane meurt dans la douleur, le désespoir et la solitude. Elle est morte dans un désert aride, vaste, impitoyable, car elle meurt dans la solitude, abandonnée par l'amour et la société.

La Dame aux camélias, gravement atteinte de la phtisie, est donc morte de façon tragique dans la plus grande solitude, abandonnée par ses amis (Prudence, Gaston) et ses amants (Armand, le comte de G..., le vieux duc et le comte de N...). Elle est donc morte « bien tristement, car, dans son monde, on n'a d'amis qu'à la condition qu'on se portera bien. » (DUMAS, 1962 : 7) Comme sa consœur Marguerite, Julia est aussi abandonnée par Emmanuel alors qu'elle s'était décidée de ne pas honorer son engagement auprès du ministre, engagement qui consistait à compromettre le triomphe politique du jeune pair de France par le biais d'une aventure amoureuse. Décidée à sacrifier ses ambitions au nom de l'amour qu'elle a

pour Emmanuel, la courtisane Julia est humiliée et abandonnée par le jeune aristocrate qui épouse finalement une fille de son rang du nom de Marie.

En somme, les courtisanes Marguerite et Julia, sont souvent les victimes d'une société intolérante, pleine d'injustice qui ne leur accorde aucune rédemption. La société se montre très cruelle et insensible face aux sacrifices de ses pauvres filles qui généralement meurent dans la plus grande solitude, abandonnées par l'amour et la société. C'est pourquoi, dans ses œuvres, Alexandre Dumas fils tente de réhabiliter l'image de la courtisane en justifiant sa prostitution et l'ennoblissant pour en faire une vertu à la fois sociale et morale.

II. DE LA REVALORISATION À LA RÉHABILITATION DE LA COURTISANE

La question de la morale est capitale en France au XIX^e siècle. Mais avec l'essor économique qu'a connu ce pays, notamment sous l'Empire et la Restauration, la morale française se dégrade progressivement. C'est ainsi que le statut de courtisane apparaîtra comme une voie de réussite sociale. Ces femmes qui se prostituent pour le bien matériel sont vues par l'ensemble de la société comme des vices, opposés à la morale. Cependant, la vision Dumas fils semble différente de celle de ses contemporains. Dans *La Dame aux camélias*, roman qui favorisera son succès dans le milieu littéraire français, le romancier français fait certes évoluer des courtisanes qui conservent encore des traits traditionnels attribués à cette catégorie sociale, mais l'audace de l'écrivain réside dans la place qu'il accorde à la courtisane dans son histoire et aux enjeux de cette représentation. Marguerite est non seulement l'héroïne du récit d'Armand, le narrateur homodiégétique, mais elle est également une courtisane ennoblie par l'amour qu'elle a ressenti et pour lequel elle a sacrifié son bonheur et même sa vie. Ennoblie par l'amour et le sacrifice de soi, Marguerite, la courtisane apparaît dans les « confessions » d'Armand comme le symbole de la féminité et d'émancipation socio-économique de la femme.

1. La rédemption de la courtisane

Contrairement à la courtisane traditionnelle, Marguerite Gautier, personnage central et héroïne de *La Dame aux camélias*, est capable de ressentir l'amour, et mieux encore, elle est capable de sacrifier son bonheur et même sa vie pour l'honneur de celui qu'elle aime. C'est pourquoi, Dumas fils affiche, par la voix de son narrateur, sa sympathie pour les courtisanes : « Cela paraîtra peut-être ridicule à bien des gens, mais j'ai une indulgence inépuisable pour les courtisanes, et je ne me donne même pas la peine de discuter cette indulgence ». (DUMAS, 1962 : 7) Afin de traduire cette tolérance envers les courtisanes, l'écrivain entreprend de réhabiliter, voire de rendre un hommage à la figure historique et légendaire d'Alphonsine

Plessis, devenue dans le Paris romantique des années 1820, l'une des courtisanes les plus célèbres et les plus convoitées. Elle ne cesse de féconder l'imaginaire des créateurs car elle incarne la beauté sacrifiée, détruite très tôt par la maladie et la mort. Par le biais de son roman, Dumas fait naître sous sa plume la belle Marie Duplessis qui devient Marguerite Gautier, *La Dame aux camélias*.

À travers son œuvre, l'écrivain « crée ou ressuscite » (DUMAS, 1999 : 198). Cette rédemption de la fille publique s'effectue dans la perspective d'un drame sentimental puisque le narrateur montre son admiration pour la courtisane en la rendant plus noble et plus vertueuse. Elle est de ces héroïnes qui se meurent doucement, mais en souffrant. Marguerite souffre donc le martyre dans la tragédie de l'amour qu'offre Dumas fils. Avec une douleur atroce, elle quitte son amour, sans lui expliquer les raisons, pour répondre aux exigences d'un père, M. Duval, qui ne veut pas que son fils Armand épouse une courtisane. De cette façon, elle attise en Armand une haine sans égal, ce qui fait qu'il se fait vil et cruel envers elle. Détruite par la phtisie, Marguerite meurt finalement dans la solitude après une longue agonie durant laquelle elle ne rêve que d'Armand, celui pour qui elle s'est sacrifiée. Eu égard au sacrifice et à la mort tragique de la courtisane, elle apparaît, selon Maryse Bédard-Verreault (2010), comme « une Sainte qui a enduré tout le mal du monde pour sauver l'être aimé, et qui peut distinguer ceux qui sont dignes de son pardon comme la vierge Marie peut le faire dans la religion catholique. »

Mieux, les souffrances causées par la maladie et le sacrifice qu'elle a fait pour favoriser le bonheur et la liberté de l'homme qu'elle aime « la purgent donc de toute trace de vice, la rendant ainsi pure et intacte pour le seigneur qui l'accueille à la fin de son tumultueux parcours terrestre » (BÉDARD-VERREAULT, 2010). Le récit *La Dame aux camélias* se propose donc « explicitement de plaider en faveur de la réhabilitation de la courtisane par le récit d'une aventure exceptionnellement édifiante. » (LECARME-TABONE, 1992 : 29) La rédemption que Dumas lui accorde, par le biais de son récit, commence par l'amour sincère qu'elle a ressenti pour Armand et se parachève par la souffrance qui la transforme à la fin en une véritable martyre. De par ce fait, l'auteur part de la générosité romantique à l'égard de la courtisane pour rejoindre, comme le souligne Éliane Lecarme-Tabone (1992 : 32), « les fantasmes et les rejets du discours " réglementariste " qui se développe à la même époque. » C'est pourquoi, selon Hans-Jorg Neuschäfer (1999 : 42), « *La Dame aux camélias* peut être interprétée comme un document de la mauvaise conscience de son auteur, y compris dans le domaine social ; [et] on peut même aller jusqu'à dire que c'est cette mauvaise conscience qui a été le ressort puissant qui a créé [le mythe de la dame aux camélias]. » La courtisane Marguerite Gautier, *La Dame aux camélias*, acquiert grâce au récit de Dumas fils le statut de mythe dans l'art et la littérature française parce qu'elle incarne souvent le symbole de la féminité.

2. La courtisane comme symbole de la féminité

La Dame aux camélias est une œuvre qui connut un succès non seulement au XIX^e siècle, époque de sa production, mais aussi tout au long du XX^e siècle. Ce succès est dû à la qualité du récit rendu par le fils et protégé du célèbre écrivain français Alexandre Dumas. Ce premier roman du fils apparaît comme une histoire exceptionnelle ; d'où il fera l'objet de plusieurs adaptations théâtrales et cinématographiques. Marguerite, incarnée au théâtre et à l'écran par les plus grandes comédiennes, fait que « la dame aux camélias », une courtisane ennoblie par l'amour, deviendra un mythe et rejoint Manon Lescaut et Nana au panthéon des grandes amoureuses de la littérature française. Mais à la différence du roman de l'Abbé Prévost, l'œuvre de Dumas fils, considérée comme une apologie du vice, laisse contempler la pureté du cœur de la courtisane, vivement critiquée au XIX^e siècle. Selon Maryse Bédard-Verreault (2010), la splendeur virginale de la courtisane dont le portrait est peint avec empathie et tendresse par le narrateur témoigne de la pureté de cette femme. En effet, la fleur, symbole de la pureté féminine, est omniprésente dans l'univers de la courtisane. Le camélia, emblème de la beauté transcendante et de l'élégance éternelle, est la fleur fétiche du personnage :

Pendant vingt-cinq jours du mois, les camélias étaient blancs, et pendant cinq ils étaient rouges ; on n'a jamais su la raison de cette variété de couleurs, que je signale sans pouvoir l'expliquer et que les habitués de théâtres où elle allait le plus fréquemment et ses amis avaient remarquée comme moi. (DUMAS, 1962 : 10)

Son bouquet de camélias ne la quitte jamais quand elle apparaît en public. C'est pourquoi, sa fleuriste l'a surnommé « la dame aux camélias ». Aux yeux de la courtisane, cette fleur revêt une dimension symbolique : lorsqu'elle accepte Armand comme amant, elle lui signale qu'il doit attendre que le camélia change de couleur pour exécuter « leur traité » d'amour. Mieux, après sa mort, le terrain où la courtisane repose est recouvert de camélias blancs, dont chacun doit être renouvelé sur ordre d'Armand. En prenant ainsi soin de la tombe de son ancienne maîtresse, le jeune Armand rend hommage à la pureté de cœur et à la grandeur d'âme qu'il a su reconnaître en la courtisane.

Dans le récit d'Armand, Marguerite, bien que courtisane, respire également de la candeur : « Quand par hasard elle leur souriait, le sourire était visible pour eux seuls, et une duchesse eût pu sourire ainsi. » (DUMAS, 1962 : 9) Grâce à la comparaison établie par le narrateur, l'auteur met en évidence la noblesse de la courtisane. D'ailleurs, la candeur qui émane du personnage de la demi-mondaine se compare à celle que l'on retrouve chez les jeunes filles qui n'ont jamais connu l'exploration de bas instincts. C'est ainsi qu'Armand se sent indulgent envers son passé :

Cette preuve de désintéressement qu'elle donnait en n'acceptant pas un homme jeune, élégant et riche, tout prêt à se ruiner pour elle, excusait à nos yeux toutes ses fautes passées. Il y avait dans cette femme quelque chose comme de la candeur. On voyait qu'elle en était encore à la virginité du vice. (DUMAS, 1962 : 109)

L'oxymore « virginité du vice » met l'accent sur la dualité de la courtisane qui est, selon le narrateur, « la vierge qu'un rien a faite courtisane, et la courtisane dont un rien avait fait la vierge la plus amoureuse et la plus pure. » (DUMAS, 1962 : 58) L'innocence du cœur et la candeur qui animent Marguerite font d'elle « une vierge qui n'aurait jamais connu le vice. » (BÉDARD-VERREAULT, 2010) Dès lors, la courtisane devient le symbole même de la féminité aux yeux du narrateur. Au-delà de la féminité qu'elle incarne, Marguerite s'illustre dans le récit de Dumas fils comme le symbole de l'émancipation de la femme ; ce qui amène de nombreux critiques à considérer le roman de Dumas fils comme une apologie du vice.

3. La courtisane comme symbole d'émancipation de la femme

Dans la société française du XIX^e siècle, les femmes financièrement indépendantes ne cadraient pas avec les systèmes de la société bourgeoise. Dans cette société, l'homme s'occupe seul des affaires pour pouvoir s'occuper de la femme. Pourtant, il est curieux de constater chez Dumas fils, que c'est sur une femme, et de surcroît une fille entretenue, que sont projetées des idées d'indépendance qui restaient, dans une large mesure interdites aux femmes. Marguerite apparaît comme le symbole de l'émancipation et de la révolution de la gent féminine. Au début de sa relation avec Armand, elle donne son amour en exigeant de lui une totale obéissance à ses ordres et en revendiquant un « droit à l'autodétermination » :

Eh bien ! Si vous me promettez de faire toutes mes volontés sans dire un mot, sans me faire des observations, sans me questionner, je vous aimerai peut-être [...] Je vous en préviens, je veux être libre de faire ce que bon me semblera, sans vous donner le moindre détail sur ma vie. » (DUMAS, 1962 : 69)

À travers ce discours, la courtisane s'impose comme une femme libre, émancipée et supérieure. Elle ne fait que donner des ordres à Armand qui ne fait que les exécuter.

La supériorité de la courtisane s'observe lorsqu'elle commence une infidélité « temporaire » avec le comte de G... Armand menace de la quitter, il lui écrit une lettre d'adieu humiliante. Mais, finalement, le jeune bourgeois doit reconnaître le

bien fondé des arguments de Marguerite. Il se met à genou, suppliant la courtisane de l'accepter une fois de plus, quelles que soient ses conditions. La courtisane arrive à s'imposer contre la volonté de son amant parce qu'elle veut financer leur séjour à la campagne. De ce fait, le rôle protecteur qu'Armand voudrait jouer près de sa maîtresse, faible et malade, n'est qu'illusoire, car, « en vérité, c'est Armand qui est protégé, et pour ainsi dire, entretenu par Marguerite. » (NEUSCHÄFER, 1999 : 27) Durant leur séjour à Bougival, la courtisane se détache de sa vie antérieure et les deux amoureux vivent en commun sur son acquis financier. Cette situation fait du jeune Armand la femme et de la belle Marguerite l'homme, vu que le jeune bourgeois est économiquement faible et la demi-mondaine économiquement forte.

À travers le choix d'une héroïne libre et indépendante, Marguerite Gautier, qui réclame le droit à l'autodétermination, Dumas fils met en évidence ses visions libérales, et plus précisément ses visions d'émancipation de la femme. Dès lors, il pourrait s'inscrire dans la pensée des littératures dites féministes. L'inventeur du mot « féminisme »³, mot qui fera son entrée véritable dans la langue française aux environs de 1890, fait une de ces conversions que nous révèle Lydie Morel (1914 : 66) :

Ce sont donc les idées de Dumas sur l'amour qui ont fait de lui, antiféministe, un féministe convaincu. Persuadé de la supériorité morale de la femme sur l'homme, il arrivera bientôt à réclamer pour la femme la liberté d'action, le rôle social et politique que la constitution lui refuse.

Antiféministe au regard de certaines de ses déclarations, Alexandre Dumas fils s'illustre dans son premier roman comme un défenseur des droits de la femme, faisant ainsi une conversion qui mérite d'être citée au panthéon de la littérature féministe. Si dans *La Dame aux camélias*, l'écrivain entreprend de réhabiliter la courtisane, Le roman d'une femme est le lieu pour lui de la défendre, vu qu'il tente de justifier sa prostitution en condamnant celle des femmes de la haute société.

III. DE LA DÉFENSE DE LA COURTISANE À LA RESTRUCTURATION SOCIALE

Par le biais de ses romans, Dumas fils vise à éveiller la conscience de ses contemporains afin que ceux-ci mettent en œuvre une restructuration sociale.

³ En 1872, dans un de ses ouvrages de sociologie mystique intitulé *l'Homme-Femme*, Dumas fils invente le terme « féminisme », régulièrement attribué à tort à Fourier : « Les féministes, passez-moi ce néologisme, disent à très bonne intention d'ailleurs : Tout le mal vient de ce qu'on ne veut pas reconnaître que la femme est l'égal de l'homme, qu'il faut lui donner la même éducation et les mêmes droits qu'à l'homme » Alexandre Dumas fils, *L'Homme-Femme*, Paris, Michel Lévy frères, 1872, p. 91.

Cette restructuration passe nécessairement par l'égalité et la considération de l'autre, quel que soit son rang social. Certaines classes doivent cesser de se croire supérieures aux autres, car tous les hommes sont égaux devant Dieu et, par conséquent, toutes les classes ont droit au bonheur, à l'amour et à la liberté. C'est pour promouvoir ces idées d'égalité et de justice sociale que Dumas fils tente de renverser cette conception littéraire qui condamne la courtisane. Ainsi, si dans *La Dame aux camélias*, Dumas fils montre que la réhabilitation de la courtisane est possible, dans *Le roman d'une femme*, le romancier révèle qu'il est judicieux de la défendre et de condamner cette autre forme de prostitution pratiquée par les femmes mariées de la haute société appelées « femmes adultères ».

1. De la défense de la courtisane...

Les courtisanes sont souvent les victimes d'une société intolérante, pleine d'injustice qui ne leur accorde aucune rédemption. La société se montre très cruelle et insensible face aux sacrifices de « Ces créatures sans famille, sans éducation, sans exemple, sans conseil et sans paix ». Mais dans *Le roman d'une femme*, Dumas fils cherche à défendre la courtisane contre les condamnations de la société bourgeoise et aristocratique. Certes, dans ce roman, la courtisane Julia Lovely n'est pas l'héroïne de l'histoire comme Marguerite dans *La Dame aux camélias*, mais sa fonction dans l'intrigue semble plus significative que celle de la courtisane traditionnelle. C'est elle qui fait et défait à sa guise les événements de l'histoire que livre le narrateur de Dumas fils. Elle se venge de l'héroïne du récit, non pas par manque de scrupule ou par désir de richesse, mais par amour pour Emmanuel de Bryon qui a trahi son amour en l'humiliant et l'abandonnant pour une jeune fille de son « espèce », une aristocrate.

Après une nuit passée avec Emmanuel, Julia commence à ressentir de l'amour pour le jeune aristocrate. Mais, elle est prise par la colère lorsqu'elle reçoit le lendemain même de leur rencontre, une lettre contenant quelques billets en guise de récompense pour ses services. La courtisane ne supporte pas cette terrible humiliation et elle décide de se venger. La vengeance qu'elle entreprend est symbolique dans le récit puisqu'elle permet de révéler la faiblesse morale de la société aristocrate : la jeune fille issue de l'aristocratie, chaste et innocente, ne peut s'empêcher de trahir celui qu'elle dit pourtant aimer pour une personne qu'elle n'aime pas. Si Marguerite se sacrifie pour l'amour, Julia, consœur de la dame aux camélias, se venge par amour. C'est cet amour qu'elle avoue au ministre de l'intérieur, l'un des principaux rivaux politiques d'Emmanuel :

— [...] Emmanuel de Bryon vous gêne, c'est un ennemi trop fort ; il vous faut un auxiliaire pour le vaincre ; vous avez pensé à moi, vous m'avez dit : Soyez la maîtresse de cet homme, et trouvez le moyen qu'il ne puisse rien contre

nous. Aimez-le comme Messaline aimait Chéréas, pour le perdre. Surprenez ses secrets, s'il en a ; faites qu'il en ait, s'il n'en a pas encore. Je vous ai promis tout cela, [...] Je suis la maîtresse d'Emmanuel, le premier pas est fait ; [...] je ne répons plus de tenir la seconde partie de ma promesse ; [...]

—Eh bien, je ne vous demande plus qu'une chose, Julia, c'est de l'aimer. Vous aimera-t-il, lui ?

—Je le crois. (DUMAS, 1855 : 102-103)

Ces doutes et inquiétudes de la courtisane montrent clairement qu'elle ressent pour Emmanuel ce qu'elle n'avait jamais ressenti auparavant. Aussi corrompue soit-elle, elle parvient à ressentir ce sentiment qui d'ordinaire est refusé à la courtisane : l'amour. Ainsi, Dumas fils montre que la courtisane a un cœur et qu'elle est capable d'aimer. Mieux, le face-à-face entre Julia et Marie, épouse d'Emmanuel et héroïne de l'histoire, est le moment choisi par Dumas fils pour faire un véritable plaidoyer en faveur des courtisanes. Par la voix du protagoniste de son roman, Julia Lovely, l'écrivain tente de justifier la prostitution de ces filles qui sont très souvent victimes des circonstances et de la société :

Voulez-vous savoir les excuses que j'avais, moi que vos pareilles méprisent : ma mère mourait de faim, mon père la battait ; ils ne se sont entendus qu'une fois, le jour où ils m'ont vendue ; j'avais seize ans ! [...]Voilà mon enfance, voilà ma jeunesse, voilà d'où je suis partie. Je suis jeune encore, j'ai eu cinquante amants peut-être ; c'est hideux, n'est-ce pas ? (DUMAS, 1855 : 332)

Les excuses de Julia tendent à mettre en évidence l'intolérance de la société qui n'hésite pas à condamner la courtisane alors qu'elle n'est que la victime de la cruauté d'un homme : son père. Injuste, intolérante, la société, sous prétexte de la morale, se montre très cruelle envers les courtisanes qui n'ont aucun droit à la rédemption. À travers cette confession de la courtisane, l'auteur se distingue comme le défenseur des courtisanes devant cette société française qui les condamne et les méprise, sans aucune forme de procès. Les filles comme Marguerite et Julia Lovely sont rejetées par une société intolérante qui ne veut accorder à ces filles ni le bonheur ni l'amour. Mais à travers l'histoire de Marguerite et de Julia Lovely, Dumas fils parvient à la conclusion que les courtisanes seraient d'honnêtes femmes sans l'intolérance et la cruauté de la société et qu'elles semblent plus défendable et plus excusables que certaines femmes de la haute société, à savoir les femmes adultères que le romancier fustige et condamne dans son roman.

2. ...À la condamnation de la femme adultère

Si Dumas fils donne une grande place à cette catégorie sociale que constitue la courtisane, en lui accordant son pardon, en la réhabilitant et en la défendant sous sa plume, s'il l'étudie avec sympathie et la comprend mieux que ses contemporains, il fait tout de même une distinction entre ce type de femme, victime des circonstances et de la société, qui serait peut-être, si elle avait pu choisir sa destinée, bonne épouse et bonne mère, et la femme adultère, qu'il méprise et condamne dans son roman. Selon le romancier, cette seconde catégorie de femmes généralement issues de la classe noble ne mérite pas la pitié. C'est pourquoi, il réserve sa sévérité pour ces femmes, oisives, élevées dans le luxe, gâtée, choyées, soigneusement éduquées, qui ne songent qu'à plaire aux hommes, et qui insensiblement glissent dans le libertinage ou la prostitution.

Marie est une jeune fille noble issue de la société aristocratique. Tout comme les jeunes filles de cette classe sociale, elle reçut une éducation rigoureuse et soignée à la fois de la pension et de ses parents. Chérie et adorée par un père tendre et protecteur, la jeune fille chaste, mariée et mère d'une jolie petite fille n'hésite pas pourtant à tromper son époux avec un amant qu'elle avoue ne pas aimer mais qu'elle continue de voir en cachette. Nonobstant la bonne éducation qu'elle semble avoir reçue et l'amour d'un père, d'un époux et d'une fille, la jeune aristocrate se laisse emporter par une sorte de libertinage. Tout aussi corrompue que sa fille, Clotilde, la mère de Marie, après seulement quelques années de mariage avec le comte d'Hermin, s'adonne à l'infidélité sur le toit de son époux en entretenant une liaison avec M. de Bay, ami et unique confident de M. d'Hermin. La fin tragique que l'auteur réserve à ces deux femmes adultères lui permet d'exprimer son mépris pour ce type de femme. Le mépris de l'auteur envers la femme adultère est porté par la voix de la courtisane Julia Lovely :

Voilà pourquoi je vous hais, et pourquoi j'ai voulu détruire toutes les choses qui vous mettent au-dessus de moi, réputation, famille, amour, vertu ; pour faire tomber la statue, j'ai abattu le piédestal. [...] Comment, aimée de cet homme, avez-vous consenti à le tromper pour un autre, quel qu'il fût ? [...] Me faites-vous l'honneur de nous placer toutes deux au même niveau. Quoi ! la vertueuse Marie de Bryou et la courtisane Julia Lovely se vaudront désormais ! [...] voilà donc une créature plus corrompue que moi. [...] Eh bien ! aux yeux de Dieu qui nous voit, je me crois moins coupable que vous, et je me relève et je vous méprise [...]

(DUMAS, 1855 : 330-332)

À travers ces nombreuses condamnations et comparaisons entre la femme vertueuse, adultère, et la courtisane, Dumas fils laisse apparaître son indignation pour l'infidélité inexcusable de la femme adultère qui constitue, selon lui, la véritable « prostituée ». Ces femmes qui ne se donnent pas par nécessité, mais uniquement par ennui, sont mariées ; mais le mariage ne leur confère pas d'auréole. Elles sont au fond, des femmes de rue, dangereuses pour la société qui ne se méfie pas d'elles. De ce point de vue, l'on pourrait croire à une mise en comparaison entre la courtisane et la femme adultère, en disant que la première se vend, tandis que la seconde se donne.

Mais pour Dumas, cette différence est toute en faveur de la courtisane, qui peut invoquer sa misère comme excuse, tandis que la femme adultère, mariée ne tombe que par dépravation. Elle n'a d'excuse ni dans la misère, ni dans le mauvais exemple, ni dans l'ignorance, foulant sous ses pieds, tranquillement et impunément, le mariage, la famille, la pudeur au profit de son seul plaisir. Selon Dumas, les femmes adultères comme Marie et Clotilde sont vraiment des criminelles ; d'où elles méritent la colère et l'indignation du lecteur. Cependant, c'est à l'égard de ce type de femme corrompue que la société se montre indulgente, sous prétexte qu'elle s'est donnée enfin, mais qu'elle ne s'est pas vendue. Une fois de plus, Dumas fils semble s'opposer à certaines idéologies de la classe dominante de son époque en s'indignant contre les vices de la haute société française que constituent l'aristocratie et la bourgeoisie. Que ce soient les hommes ou les femmes de ces deux classes sociales dominantes, tous sont aussi méprisables que les courtisanes auxquelles Dumas fils accorde pardon et rédemption.

CONCLUSION

En définitive, à l'analyse de l'œuvre de Dumas fils, il ressort le diagnostic d'un double regard sur la catégorie sociale des courtisanes. Cette strate sociale revêt une ambigüité sous la plume d'Alexandre Dumas Fils, en ce sens que la courtisane endosse tour à tour, au fil des péripéties, le manteau de la pécheresse et de la vertueuse au gré de la licence créatrice du romancier. Si les personnages de Marguerite Gautier, d'Olympe – dans *La Dame aux camélias* – et de Julia Lovely – dans *Le roman d'une femme* – apparaissent de prime abord comme des femmes dénuées de moralité et machiavéliques dans leur statut de prostituées, il n'en demeure pas moins que leurs parcours dans les deux intrigues respectives révèlent l'affirmation de la féminité et de la vertu, voire de l'humanité. Alexandre Dumas Fils fait ainsi preuve de subversion en revalorisant les courtisanes qui naguère souffraient dans cette société française du XIX^e siècle des pires formes de stigmatisations. Il en fait des héroïnes aimantes et capables de ressentir ce sentiment qui, traditionnellement, leur était refusé : l'amour. Ennoblie par l'amour, la courtisane est également élevée

socialement et moralement en ce sens qu'elle apparaît sous la plume de Dumas fils comme le symbole de la féminité et de l'émancipation de la femme.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

BÉDARD-VERREAULT, M. *La virginité de la courtisane dans l'œuvre d'Alexandre Dumas fils : La Dame aux Camélias*, 19 juillet 2010, [En ligne], URL : [http://www.etudier.com/dissertations/LaDameAuxCam %C3 %A9lias](http://www.etudier.com/dissertations/LaDameAuxCam%C3%A9lias).

BALZAC, H. *La fille aux yeux d'or*. Paris : Flammarion, 1988.

BARBEY D'AUREVILLY, J. *Une vieille maîtresse*. Paris : Gallimard, 1979.

CORBIN, A. *Les filles de noce : Misère sexuelle et prostitution au dix-neuvième siècle*. Paris : Flammarion, 1978.

DUMAS, A. (fils) *Le roman d'une femme*. Paris : Librairie Nouvelle, 1855.

_____. *L'Homme-Femme*. Paris : Michel Lévy frères, 1872.

_____. *La Dame aux camélias*. Paris : Charpentier, 1962.

_____. « À propos de la Dame aux camélias ». In: DUMAS, Alexandre. *La Dame aux camélias*. Paris : GF Flammarion, p. 497-498, 1999.

_____. *Filles, lorettes, et courtisanes*. Paris : Flammarion, 2000.

HUGO, V. *Les misérables*. Paris : Gallimard, 1985.

LECARME-TABONE, É. Manon, Marguerite, Sapho et les autres. *Romantisme*, n° 76, p. 23-41, 1992.

MAUPASSANT, G. de. *Boule de Suif et autres histoires de guerre*. Paris : Flammarion, 1990.

MOREL, L. Le féminisme d'Alexandre Dumas fils : (suite et fin). *Le mouvement féministe : organe officiel des publications de l'Alliance nationale des sociétés féminines suisses*. Zürich : Alliance nationale de sociétés féminines suisses, Volume 2, Cahier 21, p-66-68, 1914.

NEUSCHÄFER, H. « De la Dame aux camélias à la Traviata : l'évolution d'une image bourgeoise de la femme ». In : DUMAS FILS, Alexandre. *La Dame aux camélias*. Paris : GF Flammarion, p. 20-40, 1999.

PRÉVOST, l'A. *Histoire du chevalier des Grieux et de Manon Lescaut*. Paris : Le Livre de Poche, 2005.

ZOLA, É. *Nana*. Paris : Charpentier, 1881.